



Vincent Gracy

## Composite de composition

*Claude Simon - La mémoire du roman*  
*Lettres de son passé, 1914-1916*  
de François Buffet & Mireille Calle-Gruber  
(Les Impressions nouvelles, 2014)

*Claude Simon - La Mémoire du roman* se présente officiellement comme un livre à quatre mains. Les deux de Mireille Calle-Gruber, écrivain et professeur à la Sorbonne, biographe de Claude Simon (*Une vie à écrire* - Seuil, 2011). Et celles de François Buffet, petit-cousin du romancier nobélisé. Mais il faudrait sans doute en ajouter plusieurs autres pour obtenir le bon compte. D'abord celles de Michel Butor, préfacier de l'ouvrage. Et puis celles de tous les membres de la famille de Claude Simon dont les lettres nous sont données à lire au fil des pages. *Claude Simon - La Mémoire du roman* est un livre à mains multiples.

En début de carrière, un lecteur a tendance à se cantonner au genre littéraire avec lequel il se sent le plus d'affinités – la poésie, le roman, l'essai, la nouvelle, etc. Avidé de découvertes, il saute d'un auteur à l'autre, d'un livre au suivant, mais dans le registre défini qu'il s'est choisi. À la longue cependant, le métier s'affirmant, le lecteur se sent prêt pour de nouvelles aventures. Le poésiste s'égaré en romancie, l'essayien bifurque en nouvellésie, et vice-versa. Un peu de temps encore, et il apparaît que la nature diverse des livres ne tient pas seulement à leur genre, mais également à leur structure. Qu'il existe les livres des auteurs, mais aussi des livres sur les auteurs ; ou encore des livres d'un côté composés, et de l'autre composites : la littérature engendre une paralittérature qui devient à son tour de la littérature. À ce stade, voici le lecteur mûr pour toutes sortes d'expériences hors-normes – à point pour le transgenre et le trans-structure, pour l'ouvrage non plus « de » mais *sur* ou *autour*. En un mot, pour le livre à composition composite.

*Claude Simon - La mémoire du roman* tient à coup sûr de cette imprévisible catégorie. Soyons franc. Au départ, nous avons ouvert le livre pour le nom de l'écrivain, sur lequel notre admiration s'est déjà secouée dans cette revue. Soyons honnête. Nous avons cru, en toute logique, qu'il en serait l'objet principal. Or, lecture faite, il s'avère que Simon n'est pas tant le corps du livre que son Arlésienne, partout annoncée mais visible (presque) nulle part. Soyons juste : on trouve, de sa main, deux lettres inédites de condoléances à une cousine germaine, Suzanne, son exacte contemporaine (ils sont nés tous deux fin 1913), lorsque meurent les deux sœurs aînées de Suzanne en 1999 puis en 2001. Il écrit entre autres, à propos de Hiette, sa cousine bien aimée que sa vie durant il a considérée comme une grande sœur, sinon sa mère de substitution (la sienne est morte en 1925 alors qu'il n'avait que douze ans) : « Chère Suzanne, tu imagines sans peine, je pense, le choc qu'a été pour moi la mort d'Hiette... Tu sais ce qu'elle a été pour moi, encore enfant, après la mort de maman qu'elle a soignée jusqu'au bout avec aussi ce dévouement et cet oubli de soi qui n'étaient qu'à elle au point qu'on se demande si dans le monde où nous vivons elle n'aura été toute sa vie que cela, c'est-à-dire infinie bonté,

*infinie générosité... »*

De l'inédit de grand écrivain, ce n'est jamais rien. Mais deux lettres de circonstance remplissant ensemble trente lignes ne font pas un livre. Alors, en quoi consiste celui-ci ? Pour l'essentiel (comme l'indique son sous-titre, *Lettres de son passé 1914-1916*), en une correspondance échangée entre Suzanne Simon (la mère de Claude) et sa sœur Jeanne, le mari et les enfants de celle-ci, juste avant et pendant la première guerre mondiale. Soit – le rapide calcul mental nous fait sursauter – entre la première et la troisième année du romancier ! Allons donc ! Est-ce sérieux ? Comment ces lettres écrites par d'autres et remontant à sa plus petite enfance pourraient-elles nous apprendre quoi que ce soit d'important sur notre auteur ? Simonienne passionnée, Mireille Calle-Gruber, maître d'œuvre du projet, tâche de nous en persuader dans une introduction à l'érudition sans défaut. Rappelant que l'œuvre de Simon, pour une large part, peut être lue comme une tentative d'archéologie familiale, elle argumente le bien-fondé de l'entreprise : « *Ces lettres n'ont pas été écrites pour être publiées ; mais d'autres lettres et courriers de teneur semblable et sans visée littéraire, conservées par Claude Simon, ont constitué une mémoire nourricière d'écriture...* » Avant de détecter point par point les caractères génésiques de cette correspondance pour les romans futurs, en particulier *L'Acacia* : les lettres délivrent en effet au jour le jour les inquiétudes concernant le sort de Louis Simon, père de Claude, parti au front début août 1914, tombé le 27, mais dont la mort certaine ne sera apprise par sa femme qu'aux alentours du 10 septembre. « *L'annonce faite à Suzanne de cette mort, rappelle Mireille Calle-Gruber, est un des plus sublimes tableaux de L'Acacia : décrit comme une Annonciation, mais de mort... il est précédé d'un long flash-back déroulant à nouveau dans le précipité ultime des mots tout le récit de leur histoire d'amour...* » Mireille Calle-Gruber est une sourcière inspirée et documentée à laquelle il est difficile de ne pas accorder crédit – quand bien même cette quête des origines textuelles nous transporte jusqu'aux *extrema marginalia* du continent simonien...

Michel Butor, lui, au-delà de leur caractère amusant et émouvant (« *On voit... le petit Claude Simon quasiment en train de naître et cela a quelque chose de très touchant* ») pense que « *ces lettres, qui sont bien écrites, relèvent tout de même de la littérature* ». Et plus précisément de ce qu'il appelle *La littérature dormante*, titre de sa préface lumineuse. « *Cet ensemble de textes appartenant au milieu familial, je propose de l'appeler la littérature dormante. C'est de la littérature qui est comme les eaux dormantes : elle va être une réserve extraordinaire pour le reste de l'œuvre. Une espèce de nappe phréatique.* » Ces courriers exhumés du lointain passé sont en fait une chance incroyable. Car « *la littérature dormante est presque toujours détruite. Il ne nous en reste que des échantillons, des signes, des ruines.* » Élargissant son propos, il estime que toute « *la littérature publiée et publique... est finalement une émergence par rapport à un certain nombre de nappes profondes... Nous n'avons accès à la littérature que par les échantillons qu'on nous a transmis, sur lesquels on a attiré notre attention. Elle ne nous apparaît jamais dans son ensemble... Il importe que nous fassions l'effort de saisir – et cela est très difficile –, dans toutes ses dimensions, le phénomène littéraire ou textuel, afin de comprendre que chaque œuvre singulière résonne avec de multiples alentours, et que ces alentours sont pleins de lacunes.* » Et, justement, « *c'est cela qui est à l'œuvre dans les livres de Claude Simon : ce sentiment de la ruine, du texte en ruines, du personnage dont on aperçoit simplement une ombre à l'intérieur de la conversation. Une ombre spectrale à l'intérieur de la conversation familiale, et des archives familiales.* » D'où la pertinence de publier ces « *lettres du passé* », sources

mais aussi prolongement à la fois anthume et posthume d'une œuvre toujours en travail.

Mais au fait, que nous racontent-elles ces fameuses lettres pieusement recueillies par François Buffet, petit-cousin, nous l'avons déjà signalé, de Claude Simon ? Une histoire on ne peut plus ordinaire. Nous sommes en janvier 1914. Suzanne Simon écrit de Madagascar, où elle vit avec son mari Louis, officier aux colonies. Elle annonce à sa sœur Jeanne, qui habite Perpignan, son prochain retour en métropole. Les soucis causés par le petit Claude « ... bébé, sans nous avoir donné jusqu'ici de grosses inquiétudes, est loin de venir comme un champignon... À part cela, il devient délicieux, rit aux éclats, mange ses menottes, ne pleure presque jamais... », forment le gros des nouvelles. Les semaines passent, nous assistons aux préparatifs du départ puis voyons les Simon débarquer à Marseille – le 4 juin 1914. Deux mois plus tard, Louis Simon est mobilisé, puis très vite porté disparu, et l'ordinaire familial bascule dans l'extraordinaire de la guerre. Épouse, belle-sœur, beau-frère, ses proches multiplient les démarches : craintes, fausses informations, espoirs déçus... Un drame s'esquisse sous nos yeux, enfin le dénouement survient avec la certitude du pire : Louis Simon est mort au champ d'honneur. Commence alors, pour sa veuve, entre Jura et Roussillon, le travail du deuil et de l'apaisement. Qu'à sa façon Claude, le fils orphelin, poursuivra sa vie durant à travers ses livres. Cette irruption de la tragédie historique au sein de l'univers domestique, nous en saisissons le fil emmêlé à la pelote des joies et des ennuis quotidiens. Et soudain, mieux peut-être qu'un récit composé soulignant l'intensité des moments dramatiques, l'humble relation épistolaire nous dit, directement de cœur humain à cœur humain, l'éternel scandale de l'arrachement d'un être aimé par la folie guerrière. Les fac-similés des lettres jaunies, les photographies sépia des protagonistes collectées par François Buffet achèvent de donner à l'ouvrage le goût fort et vrai du vécu. Le livre composite a complété son unité sous le signe de l'émotion pure. La rêverie bachelardienne de Michel Butor, l'érudition impeccable de Mireille Calle-Gruber et la piété familiale de François Buffet ont, conjuguées, exaucé l'attente de l'improbable qui est sans doute la véritable motivation de toute lecture. Partis de Claude Simon, nous voici dérivés en pleine vie. Un texte a surgi du prétexte.

Un texte est toujours du passé recomposé au présent par le lecteur. Quand, à la question : « *Pourquoi lis-tu ?* », le lecteur consciencieux a répondu : « *Parce que je ne sais rien faire d'autre...* », il a dit vrai, certes, mais n'a encore parcouru que la moitié du chemin. Car que cherchons-nous, nous autres qui naviguons de livre en livre comme des marins courant d'île en île sur l'océan, sinon de la vie qui s'ébroue sous le clapot du temps, de l'imprévisible pensée qui s'émeut sous le vent du passé et nous meut dans son sillage ? *Claude Simon - La mémoire du roman* imprévisiblement nous éclabousse de vie oubliée et de pensée en mouvement, nous les gifle en plein cœur.